

L'ouvrier exploité

L'EXPLOITATION DE L'OUVRIER, UN ESCLAVAGE MODERNE

Qu'il y ait des patrons qui profitent du travail de l'ouvrier, ce n'est pas vraiment une découverte pour les travailleurs. Mais en général, ce que l'on entend par là c'est que certains patrons abusent, qu'ils en font faire plus que d'autres. Et l'expression "exploité" est uniquement prise dans ce sens-là : un abus.

Pourtant, il y a déjà un siècle et demi, Marx avait utilisé toutes les connaissances économiques de son temps pour prouver que tous les ouvriers de l'époque étaient exploités, que ce n'était pas seulement le cas des patrons qui de toute évidence abusent, mais que c'était le cas absolument général. Que la règle était que les patrons ne faisaient travailler l'ouvrier que parce que le paiement du salaire, tout à fait normal pour un travail donné à une époque donnée, permettait de tirer un profit substantiel par définition. Marx est d'ailleurs régulièrement enterré par les bourgeois et leurs défenseurs pour cette seule raison. De son vivant, il a dû payer assez cher l'honnêteté de ses idées puisqu'il ne trouvait plus de travail et que ces tristes conditions de vie ont coûté la vie à deux de ses jeunes enfants lors de la période la plus noire de sa vie, qui a duré une quinzaine d'années.

Dans "Le Capital" (Livre I, page 164, éditions sociales), il cite les données chiffrées d'une filature que lui a données un fabricant qu'il a visité en 1871. Tenant compte du coût des matières premières, des machines, de l'énergie, il trouve que l'ouvrier produit en moyenne pour 80 livres sterlings de marchandises alors qu'il en est payé pour 52. Autrement dit, pour une journée moyenne de travail de dix heures, ce qui est l'habitude à l'époque, il y a près de 4 heures de travail qui paient finalement son salaire ; le reste, les 6 autres heures, sont intégralement récupérées par le patron.

Refaire le calcul aujourd'hui est difficile, en bonne partie en raison de la manie du secret dont s'entourent les patrons. Mais on peut refaire ces calculs par recoupements ("L'Expansion", n° 200-201, "Alternatives Economiques", mai 1991).

Selon leurs chiffres, en un siècle, de 1875 à 1980, le salaire moyen de l'ouvrier a été multiplié par 3,3 et le temps de travail est passé de 63 heures à 40 heures. Finalement on trouve ainsi que le salaire mensuel réel a été multiplié par deux.

Par ailleurs, la productivité a été multipliée, pendant la même période pratiquement par 20, autrement dit un salaire identique à celui d'il y a un siècle nécessiterait 20 fois moins de temps de travail à l'ouvrier : 4 heures divisées par 20, cela ne ferait plus que 12 minutes. Et puisque aujourd'hui le salaire a globalement doublé, on atteint donc au mieux 24 minutes, 30 minutes, disons même une heure, en comptant large, pour ce qui est du temps que l'ouvrier moderne travaille pour produire l'équivalent de son salaire.

La journée de travail étant aujourd'hui de 8 heures, on doit donc avoir maintenant comme chiffre : une heure par jour pour rembourser le prix de son salaire, et 7 heures de travail gratuit pour le patron. Voilà donc les deux chiffres à retenir : sur 8 heures de travail, une heure pour vous, 7 heures pour le patron.

On commence à comprendre pourquoi les capitalistes tiennent tant à leur secret.

Mais même sans aucun chiffre, il n'y a qu'à regarder autour de nous la formidable quantité de travail qui s'accumule en bâtiments, en machines, en marchandises et richesses de toutes sortes qui échappent totalement au pouvoir d'achat des ouvriers, pour se rendre compte que de toute façon il y a un vol et un vol à grande échelle en permanence par le biais du salaire.

De même que l'on peut voir qu'à la longue, la classe ouvrière n'accumule guère, que si un ouvrier par-ci par-là peut "s'en sortir", l'ensemble de cette classe reste une classe ouvrière qui ne possède que le minimum qui permet de vivre et de se reproduire à une période donnée alors qu'à côté, la classe capitaliste n'a cessé d'accumuler des fortunes considérables, fortunes privées et fortunes sous forme de capitaux productifs : usines, machines, etc.

Alors on peut se poser sérieusement la question de comparer cette exploitation-là avec celle qui était obtenue du temps des esclaves. Et bien on trouve dans un manuel d'économie marxiste, ("Traité d'économie", Mandel, tome 1, 10/18, page 106) les estimations suivantes pour ce qui est du travail des esclaves aux Etats-Unis au siècle dernier : "Les coûts d'entretien annuel d'un esclave noir au Tennessee dépassent rarement les 35 dollars et, à la même époque, un esclave rapporte fréquemment 250 dollars." Rapporté à une journée de 8 heures, (bien sûr théorique pour ce qui concerne l'esclave), cela donne en proportion : 1 heure de travail pour l'esclave et 7 heures pour son maître. Le résultat est donc très exactement du même ordre.

Ces chiffres peuvent paraître choquants, comme il peut paraître choquant de comparer le travail d'aujourd'hui à celui de l'esclave, car il est vrai que nous avons une liberté qui était interdite à l'esclave et que notre vie de travailleur s'est allongée. Mais ce n'est pas nous qui faisons ces calculs sordides. Les capitalistes ont fait des guerres pour imposer leur système en se basant sur ce genre de calculs.

Aux Etats-Unis d'Amérique, on était parvenu, en 1861, au chiffre de 4 millions d'esclaves noirs importés par pleines cargaisons d'Afrique. En moyenne ces esclaves mourraient d'ailleurs à la tâche au bout de 6 ou 7 ans. C'est la raison officielle pour laquelle les pieux puritains du Nord décrétèrent l'abolition de l'esclavage sur tout le territoire de

l'Union. Les planteurs sudistes, touchés en leurs profits, firent sécession et la guerre civile éclata. Les Etats du Nord finirent par l'emporter, forts du capital industriel moderne sur lequel ils comptaient et qui leur venait d'Angleterre. Mais leur victoire a signifié

la victoire d'une nouvelle forme d'exploitation : l'esclavage salarié capitaliste, tel que l'a nommé Rosa Luxemburg (voir Rosa Luxemburg, "Introduction à l'économie politique", page 63, 10/18).

Comment se fait-il que cette exploitation moderne puisse être acceptée comme l'était l'esclavage en son temps ? Comment se fait-il que chacun fasse l'effort de se lever à l'aube pour se forcer à aller au travail et y être à l'heure, que tout le monde reste jusqu'à la fin de la journée ou du moins prend soin de bien faire tout le travail que le patron a donné à faire, c'est-à-dire de réaliser la plus-value prévue ?

Pire, comment se fait-il que ce soit le plus souvent l'ouvrier lui-même qui justifie mieux que quiconque si l'on peut dire, le système en place. On entend dire : "Il y a toujours eu des riches et des pauvres de toutes façons", ou bien encore : "Si vous mettez deux personnes côte à côte, il y en a toujours une pour en faire moins et exploiter l'autre".

Poser ces questions ainsi, c'est déjà fausser les réponses. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les exploités ont courbé la tête, parce qu'ils n'avaient pas le choix. Les esclaves, dans leur immense majorité, étaient sans doute les premiers à refuser d'envisager une seconde qu'ils puissent être libérés. De tout temps, on peut voir que les exploités, s'ils se rebellent régulièrement, ne voient qu'exceptionnellement que l'on puisse changer tout le système en place.

Et la rébellion contre le salariat, elle existe sans même qu'il y ait de grève. Spontanément, par réflexe, l'ouvrier cherche à finir 5 minutes, une demi-heure plus tôt sa journée de travail, s'il le peut. Simplement pour lutter contre la fatigue, il va ralentir les cadences, s'il le peut aussi.

Et bien, faire un peu moins de pièces que prévu, d'une façon ou d'une autre, c'est déjà un peu lutter contre l'exploitation. c'est diminuer un peu la part de plus-value que le patron espérait tirer de votre travail.

Et c'est pour cela d'ailleurs que dans certaines usines, le patron a prévu le coup et a lié directement le salaire au nombre de pièces, avec par exemple, le système du boni. Mais si l'on arrive à produire un peu moins sans que cela touche au salaire, on marque un petit point contre lui.

Il faut bien voir à l'inverse que le patron a une multitude de moyens pour augmenter l'exploitation. S'il réussit à vous faire travailler sur deux machines au lieu d'une seule, c'est tout bénéfice pour lui. Bien sûr, il peut verser une prime, mais il ne faut pas être bien fort en mathématiques pour comprendre que même si cette prime doublait votre salaire, l'exploitation resterait encore tout juste égale.

De même, ce n'est pas un hasard si toute occasion est bonne pour extorquer un peu plus de travail, en accélérant les cadences par exemple. Toute production supplémentaire revient en effet intégralement au patron.

Mais la solution préférée des patrons a été de tout temps de rallonger la journée de travail. En effet, une fois la première heure de travail faite, c'est donc le salaire de l'ouvrier qui est produit. Tout ce qui peut venir par la suite est le bienvenu. Marx dévoile qu'aux débuts du capitalisme, les patrons s'étaient battus pour que les gouvernements édictent des lois interdisant aux ouvriers des journées de travail de moins de 12, et même de 15 heures. ("Le Capital").

On voit souvent des ouvriers accepter de faire des heures supplémentaires, en pensant que c'est pour eux une bonne affaire. Mais regardons-y de plus près.

L'heure supplémentaire que vous faite étant toujours dans les proportions de 1 pour 7, il vous en revient en fait huit minutes, plus encore 4 minutes, puisqu'on est payé à 150 %.

Résultat des courses : il revient à l'ouvrier qui fait une heure sup à 150 %, 1 heure 12 minutes pour lui et 7 heures 48 pour le patron.

L'intérêt du patron est aussi dans la vitesse à laquelle ils sort sa production. Plus vite elle est sortie, plus vite elle est sur le marché, plus vite elle a des chances d'être vendue, plus vite le profit rentre, et plus vite il peut à nouveau investir pour produire à nouveau, tirer un nouveau profit, etc. Cette préoccupation, Marx l'appelle "la rotation du capital". Si le patron prend une journée d'avance dans sa production, au bout du mois il va gagner une somme de profit supérieure parce qu'il a fait tourner ses machines et ses ouvriers plus longtemps. En bref, il rattrape sur la quantité ce qu'il a choisi de perdre un petit peu sur la qualité, l'exploitation, du fait du paiement de quelques heures supplémentaires. Et au total, il fait un profit d'un montant supérieur.

Il en est de même avec le cas des horaires de nuit. Si on peut trouver normal que des infirmières, ou des cheminots, doivent travailler de nuit, on peut se poser la question de comprendre pourquoi des patrons des aciéries, de la chaussure ou de n'importe quelle autre production obligent aussi les travailleurs à venir de nuit.

Marx donne aussi la réponse en citant un fabricant d'acier ("Le Capital", livre I, page 196) qui s'exclame en évoquant l'idée de la suppression du travail de nuit : "Mais alors, il y aurait la perte de machines si coûteuses qui chômeraient la moitié du temps et pour une masse de produits telle que nous sommes capables de la livrer avec le présent système, il nous faudrait doubler nos bâtiments et nos machines, ce qui doublerait la dépense."

Oui, pour obtenir la même quantité de produits à vendre, donc la même masse de profits, si on supprimait le travail de nuit, il faudrait faire travailler les équipes de nuit et de jour en même temps, donc doubler les bâtiments et les machines, CQFD.

Voilà pourquoi même si les heures de nuit sont payées plus cher, elles ne sont pas une bonne affaire quand même puisqu'elles rapportent une masse de profit plus grande sans augmenter les investissements.

On peut tourner et retourner le problème dans tous les sens : on ne peut pas échapper à l'exploitation quand on est ouvrier. Même le fameux déroulement de carrière est une belle duperie. En fait cela revient, pour le patron, à extraire de la plus-value légèrement différemment au cours de notre vie : il en extrait un peu moins quand on vieillit, en échange de quoi, il en extrait plus quand il nous prend jeunes et souvent inconscients au travail.

Marx conseillait aux ouvriers : “Au lieu du mot d'ordre conservateur "un salaire équitable pour une journée de travail équitable", ils doivent inscrire sur leur drapeau le mot d'ordre révolutionnaire "abolition du salariat".” ("Salaire, prix et profit"). Le conseil, aujourd'hui reste tout à fait valable.

Du temps de l'esclavage, il y avait le fouet. Aujourd'hui, le nouveau fouet, c'est l'argent, et c'est pourquoi nous sommes pour une société sans argent.

On nous dit souvent que nous sommes des utopistes, que la société ne pourrait pas fonctionner sans argent, sans patrons et sans chefs. Ceux qui nous disent cela semblent convaincus qu'il est dans la nature humaine d'être paresseux, égoïste... et que les uns aient besoin d'exploiter les autres. Eh bien, l'histoire et la science démentent complètement cette idée. Nous savons maintenant, grâce à l'avancée, des recherches en histoire et en préhistoire que c'est tout le contraire qui est vrai.

Ce qui a fait la différence entre les hommes et les autres espèces animales, c'est que l'homme a su vivre en collectivité, pas seulement en collectivité animale, avec un simple instinct grégaire de défense et de survie comme on en trouve dans beaucoup d'espèces. Ce que l'homme a su faire de plus c'est transmettre, par le biais de la parole notamment, de génération en génération, tout l'apprentissage qui dans les autres espèces doit toujours être refait sans jamais se capitaliser. Et ce qui a rendu possible cet apprentissage et sa transmission, c'est que l'homme est un animal bien plus éduicable que les autres. Quand il naît, il est bien loin d'être achevé, il a tout à apprendre, et son cerveau y est prêt à ce moment-là.

C'est donc les capacités à être sociable, à mettre en commun le meilleur de ce qu'il a pu comprendre et produire, qui ont fait l'homme et l'humanité. On en a aujourd'hui la trace, par exemple en suivant l'évolution et les progrès des outils et des techniques depuis 3 millions d'années.

Pendant 3 millions d'années, cette vie sociale n'a pas été aiguisée par l'argent. Il n'y avait pas de métaux et même pas la notion de marchandise. Pendant 3 millions d'années, les hommes n'ont pas eu besoin d'autorité pour les obliger à travailler. Toutes ces contraintes ne sont apparues que très récemment, il y a à peine 10 000 ans ; 10 000 ans c'est un grand chiffre, mais c'est bien peu aussi. A l'échelle de la vie d'un homme, c'est à peine 3 mois.

C'est donc depuis ces trois petits mois que l'être humain vit son calvaire, que l'humanité est partagée en classes sociales, que l'exploitation y existe et qu'effectivement la nature des riches est d'exploiter les pauvres en proclamant que c'est "naturel".

Il y a 10 000 ans, l'humanité a connu une révolution qu'elle n'a pas digérée, en découvrant l'agriculture. C'est qu'avec l'agriculture, on pouvait d'un seul coup nourrir 20 fois plus d'humains que la chasse ne le permettait auparavant sur un même territoire. Cette transformation qui suivait des milliers et des milliers d'années d'évolution bien plus lente, a provoqué une foule de bouleversements dont cette division entre riches et pauvres et l'exploitation qui l'a accompagnée.

Mais cette apparition n'est pas "naturelle". Nos gènes sont les mêmes depuis bien plus longtemps, depuis au moins 100 000 ans.

Et aujourd'hui encore, il subsiste ici ou là quelques peuples qui vivent sans argent, sans exploitation, sans police. Les Bochimans qui habitent le désert du Kalahari en Afrique du Sud, les Tasaday de l'île de Mindanao, aux Philippines, par exemple.

Ce qui a frappé tous les anthropologistes qui ont étudié ces peuples, c'est leur absence d'agressivité, la douceur de leurs rapports. Quant à leur travail, les Kung, chasseurs-cueilleurs du Kalahari, n'ont besoin de s'y consacrer qu'en moyenne 2 à 3 heures par jour pour se nourrir, et ils vivent plus de 60 ans. Voilà ce que dit un ouvrage américain sur "les premiers hommes" ("Time life) : "De nombreux anthropologistes croient au contraire que le caractère de l'homme ne comporte aucune agressivité foncière mais seulement un certain potentiel pour ce type de comportement et que ce potentiel est formé par la société." Par exemple, quand un homme est menacé par ou se croit menacé par un autre, sa réponse instinctive peut être aussi bien de fuir que de combattre son provocateur. C'est le milieu culturel qui détermine un de ces types de réponse. David Pilbeam, anthropologiste à Yale, croit que le comportement agressif n'existe pas à l'état naturel chez les primates supérieurs. "Le degré auquel ce comportement se développe, proclame t-il, dépend très fortement des valeurs culturelles et de l'éducation ambiantes. L'instinct de territoire n'est pas non plus un caractère naturel de société humaine existante et n'existe pas d'avantage chez les autres primates."

Et un peu plus loin : "Homo Erectus lui même a dû être une créature pacifique. Il est vrai qu'il vivait le gourdin ou la lance au poing, mais seulement pour se nourrir et nourrir sa famille. Le partage de la nourriture était un moyen de survie essentiel et puisque le sens de la propriété devait lui être quasi inconnu, il est douteux que l'instinct de possession et d'âpreté ait entraîné Homo Erectus à la violence." "De tels actes d'hostilité durent être rares et fortuits dans un monde peu peuplé où les exemples d'agressions naturelles systématiques entre représentants d'une même espèce sont inexistantes."

Voici ce que concluent encore de leurs observations, Leakey et Lewin dans un ouvrage intitulé "Les origines de l'homme" : "En fait la thèse voulant que les hommes soient foncièrement agressifs est maintenant franchement indéfendable. Nous ne pouvons pas nier que les hommes du XXe siècle ne fassent preuve d'une bonne dose d'agressivité, mais nous ne pouvons pas invoquer notre évolution passée pour en expliquer les origines et l'excuser. L'agressivité liée au territoire dans le règne animal est souvent un prétexte pour excuser les guerres humaines." Un peu plus loin : "Inutile de chercher dans nos gènes les semences de la guerre, ces semences ont été enfouies il y a 10 000 ans lorsque nos prédécesseurs plantèrent pour la première fois des végétaux et se muèrent en agriculteurs. Le passage du mode de vie nomade des chasseurs à l'existence sédentaire des agriculteurs, puis des industriels rendit la guerre possible et potentiellement profitable."

Pourtant les premiers ouvrages qui tentaient de décrire la vie de nos ancêtres dans la préhistoire les représentaient comme des hordes de guerriers terribles, armés jusqu'aux dents. Et aujourd'hui encore, on nous laisse entendre dans les cours d'histoire des écoles que la civilisation, le progrès, ont consisté à sortir progressivement l'humanité de la barbarie et d'une violence ancestrale.

La science, celle que la bourgeoisie ne s'efforce pas de dispenser à la classe ouvrière, prouve aujourd'hui le contraire. C'est aujourd'hui que nous sommes plongés dans la barbarie et l'exploitation.

février – juin 1993